

INTRODUCTION A LA LECTURE DU SEMINAIRE, ANNEES 1975 – 76, LIVRE XXIII

J. LACAN

« LE SINTHOME » (un titre rabelaisien)

ou « Joyce le symptôme », (un nom de jouissance)

titre de la conférence donnée par Lacan à la Sorbonne, le 16/06/1975,
en ouverture du V^o symposium international James Joyce,

... où, dit-il¹, « je donne à Joyce rien de moins que son nom propre, celui, je
crois, où il se serait reconnu dans la dimension de la nomination »

Pour ce séminaire, « Le sinthome », Lacan, poursuivant la construction de sa
logique, déduite de l'expérience de la clinique, en vient, dans la suite de ses
élaborations antérieures, c'est à dire de son enseignement des années
précédentes, à une reprise de ce qu'il a appelé la psychanalyse à l'envers. Il
ne s'agit donc pas de la fulguration d'intuitions, fussent elles géniales mais
de sa persévérance dans le dur labeur de tirer la logique de l'expérience !
... « Je me suis aperçu, dit-il ailleurs, que ce qui constituait mon
cheminement était de l'ordre du je n'en veux rien savoir, ... c'est sans doute
ce qui, avec le temps, fait qu'encore je suis là, je m'en étonne toujours,
encore, ..², ... » C'est une élaboration à partir de ce qui fait point hors sens,
de ce qui fait jouissance, pour lui, qu'il fait des constructions, bâtit des
hypothèses, essaie de nommer, .. Il fait ce qui constituait le but du jeune
Freud « déplacer l'Achéron³ », ..

Pourquoi la psychanalyse à l'envers ?

A partir des années 1970, – il a donné, en 1969 – 70, le séminaire de
« L'envers de la psychanalyse », puis l'année 1972-73, le séminaire
« Encore », Lacan a fait, comme Freud dans les années 1920 après la
publication de « L'au delà du principe de plaisir » un changement
d'orientation . Ce n'est plus la primauté du signifiant pour traiter un hors

¹ Lacan J., « Le Sinthome », le séminaire, livre XXIII, Paris, Seuil, 2005, « Joyce le
symptôme », p. 162.

² Lacan J., « Encore », le séminaire, livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 9

³ Freud S., « La science des rêves », Paris, PUF, p.

signifiant, la libido du sujet, mais un abord direct de ce que Freud appelait les pulsions ou la pulsion, qu'il appelle la jouissance. On passe de la conception d'un sujet déterminé par le signifiant, issu d'un Autre préalable, l'Autre de la langue comme trésor des signifiants, inachevé, incomplet, à un sujet idiosyncrasique, *causa sui*, fondé sur le repère très sûr d'une obscure cénesthésie, la jouissance. La Jouissance, qui depuis le séminaire X « L'angoisse », donné en 1962 – 63, est cet objet étrange et familier, mis au cœur du sujet, source de l'angoisse et de cette inquiétante étrangeté, cause de la division du sujet, qui fait la condition humaine. La jouissance, dit il, encore, « elle se réduit à n'être qu'une instance négative, .. c'est ce qui ne sert à rien⁴ ! »

Son questionnement et ses élaborations tourneront alors autour de cette question des rapports de la jouissance au signifiant, de la jouissance aux images dont celles du corps – comment en dire, toujours un peu plus même s'il y a un reste indicible, opaque, irréductible, qui fait symptôme. Le sujet devenant alors de ce qui s'épingle, qui fait nœud, d'instances hétérogènes, de ce qui fait unité de rassembler le réel de la jouissance qui fait symptôme irréductible et les signifiants qui l'enserrent, pour partie, .. Le sujet est indicible ou .. On n'a jamais fini de le dire, .. !

Il s'agit bien de ce qu'il a appelé une logique au delà de l'Œdipe, une logique mise à l'épreuve de rendre compte d'une clinique qui n'est plus raisonnée autour du point de pivot d'une nomination signifiante, dans les termes de la langue, lesquels sont bâtis sur des couples d'oppositions symboliques. Freud s'était servi de la trilogie de Sophocle pour faire d'Œdipe le héros éponyme de ce que Jung a appelé « le complexe », soit ce qu'il réunissait d'hétérogène en sa personne. Œdipe, c'est le paradigme de l'homme d'une fidélité sans faille à son inconscient, qui endosse volontairement et jusqu'au plus extrême malheur, une faute qu'il n'a pas commise mais qu'il avait pu désirer.

De là, J-A. Miller nous a appris à rendre compte d'une clinique du sujet comme un ensemble continu, un sujet au delà de cette identité et de cette unité simple que donne la nomination avec son pouvoir symbolisant, qui est de représenter l'absence par une présence, de faire exister les fictions, soit de créer des semblants. Une clinique qui n'a plus « le père » pour pivot, au temps de la destitution, déjà en marche du temps de Freud, du nom d'un Autre qui permettrait de penser les expériences du vivant.

⁴ Lacan J., *ibidem*, p. 10

En 1975, Jacques Aubert, « un éminent joycien », dit Lacan, connu comme tel depuis sa thèse sur l'esthétique de Joyce, avait, avec insistance, dit-il, attiré son attention sur cet auteur, James Joyce et en particulier, sur son œuvre dernière, publiée en 1939, « Finnegans Wake ». Un James Joyce que Lacan avait déjà rencontré, à Paris, dans la librairie d'Adrienne Monnier, le 7 décembre 1921, quand il avait 20 ans, pour une première lecture de fragments d' « Ulysses ».

« Finnegans Wake » est un écrit qui doit se lire « sans chercher à comprendre », dit Lacan, « parce qu'on sent présente la jouissance de celui qui a écrit ça ». L'intérêt de cet écrit n'est pas dans le sens de l'histoire qui s'y raconterait – c'est incompréhensible ! – mais dans l'écriture, soit dans le style de l'auteur pour un livre qui est resté 17 ans en chantier, « in progress ». L'auteur s'est cependant décidé à publier et Lacan se pose la question de pourquoi Joyce s'est-il enfin décidé à le lâcher, à le sortir « noir sur blanc » ?

Il répond à sa question, « parce que » pense-t-il, « il voulait être Joyce le Symptôme, en tant que le symptôme, il en donne l'appareil, l'essence, l'abstraction. »

A propos de l'écriture de Joyce, Lacan note qu'il n'y a, dans Finnegans Wake, pas un mot qui ne soit un mot de la langue anglaise mais qu'il s'agit plutôt de néologismes, d'inventions, de mots composés, faits de trois ou quatre mots qui se trouvent par leur usage faire étincelle. « C'est sans doute fascinant, quoique, à la vérité, le sens y perd⁵ » !

Joyce use du langage comme d'un organe pour faire cesser une verbosité de la langue anglaise qui le persécuterait. Il vide la langue anglaise de sa substance, son sens, pour créer un vide, un espace où il va se loger, loger son être et en use comme d'un point de non sens pour se faire un nom.

Finnegans Wake est l'œuvre à quoi Joyce a réservé la fonction d'être son escabeau dit Lacan. Il a voulu être quelqu'un dont le nom lui survivrait à jamais, il a voulu, au sens premier, « se » faire en se faisant un nom.

Avant James Joyce, on n'avait jamais fait, dit Lacan, de littérature comme ça et après lui, la littérature ne peut plus être ce qu'elle était avant !

⁵ Lacan J., « Le sinthome, livre XX, Paris, Seuil, 2005, p. 165

Ce en quoi James Joyce peut être considéré comme un artiste ! Il a apporté à la culture une nouvelle façon de traiter le réel de la jouissance sans recourir à la sublimation au profit de l'idéal d'une esthétique .

Pour se faire un nom, il a usé de la lettre comme d'une litter, un déchet, en jouant de l'homophonie et d'un usage ambigu de la phonétique, un usage « faunesque », dit Lacan, usant lui même de l'homophonie.

Reprenons. Le Symptôme, un terme du vocabulaire médical, dont l'étymologie, qui vient du grec *sum ptomein*, nous dit que c'est « ce qui tombe avec », c'est à dire, « ce qui tombe », un fait, une occurrence fortuite et qui est la conséquence de ce qui précède, qui est donc en lien avec une cause. « Joyce le Symptôme », c'est Joyce en tant qu'il est unique, qu'il est un symptôme, le paradigme du symptôme, ... James Joyce est identifié au symptôme, à l'énigme qu'il est pour lui même et pour d'autres mais sans que cela concerne qui que ce soit d'autre. Il est lui même, écrivain, la réponse à la question qu'il pose. On ne fait pas lien avec ce prototype du symptôme !

James Joyce est le symptôme pur de ce qu'il en est du rapport au langage soit ce qu'il a pour effet, ce rapport au langage, quand cet effet on ne l'analyse pas, qu'on s'interdit de jouer d'aucune des équivoques qui émouvraient l'inconscient chez quiconque. Il a joué de la langue, l'anglaise, celle des envahisseurs et des oppresseurs pour cet irlandais, comme d'une lalangue, dans laquelle il écrit. Une lalangue, c'est une langue de jouissance, comme celle des petits enfants avant qu'ils ne parlent correctement, avant qu'elle ne soit épurée de la jouissance qui la trame.

Là est le symptôme, dit Lacan, cette jouissance est la seule chose que de son texte nous puissions attraper ! C'est ce qui laisse ses lecteurs interdits ! Ce symptôme là n'a aucun sens, n'est pas une formation de l'inconscient qui serait à interpréter.

D'ailleurs Joyce, dit Lacan, s'il a « freudened », a freudonné, traduction phonétique, traduisons, traduction littérale, a au moins un peu lu Freud, c'était avec aversion. Il avait la psychanalyse en aversion.

Il n'empêche, Lacan commente son titre : « si je dis Joyce le symptôme, c'est que le symptôme, le symbole, il l'abolit. C'est Joyce, en tant que désabonné à l'inconscient »

Lacan fait le rapprochement de ce que le texte ait sur le lecteur cet effet de le laisser interdit – id est sans penser, sans associations – effet qui n'est pas sans évoquer l'interdit oedipien, celui que porte le père freudien, qui sépare et unit. Le père comme nom ; dit Lacan, est cet élément quart qui noue le symbolique et l'imaginaire au réel.

Dans cet exemple de Joyce, il y a, dit Lacan, une autre façon d'appeler le nom du père, c'est ce qu'il convient d'appeler le sinthome. Joyce s'est réduit à une structure, il échappe à toute mort possible, d'être réduit à la structure de l'om.

C'est une fiction que Lacan symbolise de l'écriture du nœud borroméen.

Le symptôme de Joyce le sinthome est une invention d'auteur, que J-A. Miller a comparé à l'invention de Marcel Duchamp présentant un urinoir sur un tabouret. C'est une invention qui n'a aucun sens. C'est une suppléance si le sujet en fait un usage logique pour faire tenir ensemble les pièces détachées de son corps.

Un sinthome, ce n'est pas un événement de langage, de pensée. C'est un événement de corps, pas du corps spéculaire, au miroir mais de ce lieu bien réel qu'habite la jouissance du vivant. Contrairement à l'inconscient qui parle à tous, le sinthome est unique et singulier et ne parle à personne.

A Lyon, en novembre 2010

J. L. Morizot,